



Vincent Ravalec
Bonbon désespéré

ÉDITIONS DU ROCHER ROMAN

Bonbon désespéré

Tous droits de traduction,
d'adaptation et de reproduction
réservés pour tous pays.

© **2016, Groupe Artège**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix Gastaldi
BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-08404-6
ISBN epub : 978-2-268-00014-5

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Philippe, Cyprien et Lionel

PAu même moment, à Coumeyrac, lieu-dit situé à quelques kilomètres de Château-Les Églantiers, bourgade perdue dans une nature remembrée, sillonnée de vignes et de champs de maïs, trois personnes dégustent un verre de Petrus (grande occasion, vin d'exception, jour mémorable) sur la grande terrasse de la demeure surplombant la vallée. Ces trois personnes sont Philippe Vanderlan, le maire de Château-Les Églantiers, et ses deux adjoints, Cyprien Darmagnacq et Lionel Esquirol. Cyprien est le médecin. Lionel l'agent immobilier – il a également des biens, la moitié de Château lui appartient. Philippe Vanderlan est riche, l'usine de confiserie et plusieurs commerces – de confiserie également. Philippe est le père de Mathilde. Lionel celui d'Hermione. Cyprien le parrain des deux.

Château-Les Églantiers a trois particularités.

La première de n'être pas « réseauté » (à cause de l'encaissement malheureux de la vallée). C'est une zone blanche. Pas d'Internet – uniquement un lien laborieux via le téléphone normal qui ne permet pratiquement jamais de se connecter. Pas de portable. La civilisation n'y est donc parvenue que partiellement.

La deuxième, d'avoir été un centre important de passage pour Saint-Jacques au XVI^e siècle. Une guérisseuse réputée – une sorte de sainte – y bénissait les pèlerins. Malheureusement, à sa mort, elle ne fut pas remplacée, les pèlerins se détournèrent. Seule subsistait dans le bas de la colline la chapelle érigée sur la grotte où officiait l'enchanteuse. Un réseau subtil de souterrains creusés dans la roche – mais partiellement éboulés – reliait d'ailleurs la demeure – où habitait Philippe, le père de

Mathilde – à l'édifice.

Quant à la troisième, il s'agit de l'activité qui a fait la gloire de Coumeyrac à la grande époque : la confiserie. S'exportant dans le monde entier, les bonbons Vanderlan avaient été le fleuron de l'économie coumeyraquoise. Mais l'activité, victime d'une sournoise concurrence étrangère, périclita.

Ainsi, délaissé des pèlerins, boudé par les gourmands, ignoré par la modernité, Coumeyrac se mourait.

Les compères paraissent pourtant d'excellente humeur. Ils sourient, gloussent, comme des enfants sur le point de commettre une bonne blague. Il fait beau. Pas encore trop chaud, comme en plein été, où la chaleur est parfois étouffante, mais une douceur agréable, presque enivrante de quiétude et de paix. Les trois hommes lèvent leurs verres et trinquent. Le bouquet du Petrus est au-delà du dicible.

– À la renaissance du Royaume ! propose Philippe.

– À la renaissance du Royaume ! renchérissent les deux autres compères.

Origène se demande si Amédée a raison. S'il n'y a pas trop de personnages pour un début. Si on ne risque pas de perdre le lecteur. Et l'événement déclencheur est-il suffisamment marqué ? Non. On ne comprend pas très bien ce qui se passe. Juste qu'un groupe de gens se dirigent vers un endroit perdu au fin fond d'une campagne attardée et qu'il va certainement se tramer quelque chose d'épouvantable.

Origène y réfléchit toute la nuit, puis se dit que c'est idiot. Puisqu'il *sait* où doit se passer la prochaine séquence, il n'a

qu'à simplement s'y rendre et, si personne n'est au rendez-vous, la preuve sera faite qu'il ne s'agissait que d'un hasard au trait un peu forcé, et il rentrera chez lui et n'y pensera plus. Mais si au contraire Mathilde et Samantha sont sur le quai, leur valise à la main, et que Martine Secret-Duval s'y trouve également, alors il saura qu'il ne s'agit pas d'une coïncidence et qu'il serait peut-être judicieux de suivre le mouvement au cas où il se passe ce qu'il doit se passer.

Le décor de la prochaine scène est la gare d'Austerlitz.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Origène est le dernier à descendre du train. Il regarde la voiture de Cyprien démarrer, avec Martine Secret-Duval dedans. Il sait ce qu'ils sont en train de se dire. Le médecin demande si le voyage s'est bien passé, et qu'il est content de l'accueillir, que sa chambre d'hôtel est prête et qu'une voiture sera mise à sa disposition avec un GPS, comme elle l'a demandé, de façon à ce qu'elle puisse se mouvoir seule, pour prendre « la température de la région », avant la procession.

– Parfait, dit Martine Secret-Duval, parce que réussir à donner un retentissement national à ce genre de micro événement va nécessiter quasiment un miracle.

– Mais n'êtes-vous pas une sorte de fée ? la flatte gentiment Cyprien.

Martine Secret-Duval en sourit d'aise. Oui, une nouvelle vie. En faisant jouer ses contacts, avec les services qu'on lui devait ici et là, elle arriverait bien à décrocher quelques articles. Et son cousin, qu'elle avait sollicité, et qui devait la rejoindre avec sa caméra, bouclerait l'affaire. Elle leur proposerait le site internet, plus le petit film, plus quelques articles, ils lui baiseraient les pieds et l'aduleraient, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Ensuite, eh bien, on verrait.

Origène se demande jusqu'où va la ressemblance avec ses personnages. Si Lionel a mis la même cravate jaune dont il l'a affublé dans son roman. Si Martine Secret-Duval refoule l'idée qu'il est pas mal. Si Maxime se coupe légèrement en glissant la balise sous le pare-chocs. Si le café que commandent les filles est accompagné de brioches au sucre et non pas de croissants.

Il se demande s'il pourrait encore arrêter l'histoire, avant que tout le monde ne démarre, et puis il conclut que non, que tout est déjà en route, et que même s'il le voulait il ne pourrait

pas faire grand-chose, alors il va lui aussi chez le loueur de voitures, à qui il reste un véhicule, et il écorne significativement ses économies, en se disant que personne, pas d'éditeur, pas de revue littéraire, pas de grand magazine, en pâmoison devant son aventure si « hors du commun », ne prend en charge ses frais, et cela – malgré le côté mesquin de cette réflexion – l'affole au moins autant de savoir que tout semble s'organiser pour ce même drame qu'il a écrit.

Quand la radio annonce que le gros orage se transforme en risque de tempête et que le département va passer en vigilance orange, il ne peut s'empêcher en même temps de constater que ce week-end risque de le plonger dans les affres d'un découvert bancaire.

Pour l'instant rien n'indique l'approche d'une tornade. Le soleil monte dans le ciel et, comme dans toute bonne tragédie, aucun des protagonistes ne se doute de l'imminence de son avènement.

Maxime se lèche le doigt pour cicatriser la mini-coupure que lui a infligée le pare-chocs. C'est une plaie sans gravité mais comme il est hypocondriaque il flippe en pensant au tétanos, à des maladies affreuses, plus, probablement, que s'il s'était entaillé pour de bon le bras ou pris une balle de revolver.

Henri Podeval se recueille encore une fois, essayant de trouver un discours cohérent au sujet du Bonbon. Le Bonbon, les gens de Coumeyrac avaient insisté là-dessus – ses « commanditaires » qui à l'évidence faisaient partie du plan –, devait être intégré dans le processus. Voire être partie prenante

des miracles. Il était même question d'une recette retrouvée – une recette « bio » – concoctée par la Sainte. Pour être parfaitement honnête, Henri Podeval n'a reçu aucun signe à ce sujet, et cela l'inquiète.

À Château, Suzette, la fille de la bonne de feu l'ancien curé, voit sur sa webcam Lionel, l'agent immobilier – qu'elle connaît depuis l'enfance car c'est le père d'Hermione, en plus d'être un des maîtres de Château –, entrer dans l'église pour s'entretenir avec l'objet de son désir. Elle n'entend pas ce qu'ils se disent. La webcam n'a pas de micro. Elle essaye de deviner mais sans succès. La discussion résonne sur les murs de l'église, s'évapore entre les cierges. Elle se demande si elle pourrait leur jeter un sort.

– Je vous dérange, l'abbé ?

Les trois aiment bien taquiner Berdoulle. C'est le seul interlocuteur valide qu'ils ont sous la main et ils auraient facilement tendance à en abuser.

– Non, dit Berdoulle, je pensais à votre sculpture.

– Justement, l'abbé, nous aussi.

Lionel marque un temps.

– Vous me connaissez, l'abbé. Vous savez que je suis du genre cartésien.

– Oui, concède Berdoulle, curieux de savoir où son interlocuteur veut en venir.

– C'est encore cette prophétie.

Lionel fait allusion à des vers qui ont été retrouvés, que d'aucuns attribuent à la Sainte. Il y serait question d'un jour de procession qui devrait « voir reflourir le pays » et aussi « redonner de la douceur aux palais alanguis » – en réalité ces vers sont une pure invention des trois, s'appuyant vaguement sur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

a Sainte

L avait-elle réellement existé et trouvé refuge dans cette grotte ? Soigné les pieds fatigués des pèlerins en partance pour Saint-Jacques et étanché leurs âmes de lumière et de joie ? Qui pouvait le savoir ? Peut-être n'était-elle qu'un résidu de souvenir, tissé à partir de quelques faits vrais, enjolivés par les mémoires.

Ou au contraire avait-elle bien incarné l'esprit du lieu, sa force vive, en empruntant l'apparence physique d'enchanteresse, manifestation d'une énergie plus subtile, plongeant ses racines dans les profondeurs mêmes de la terre, alimentée par les nervures des courants invisibles qui serpentaient à l'insu du commun partout où la vie le demandait ?

Quoi qu'il en soit, elle était toujours là, endormie, son parfum flottant subtilement autour des roches, attendant de se réveiller, impatiente de prodiguer conseils et éclaircissements à qui le souhaiterait. Sa lumière dorée, comme il sied aux personnes de sa nature, se teinterait alors de bleu pour apaiser les conflits et d'un geste effacer rancunes et tourments. Origène, dans son manuscrit, l'a imaginée douce et paisible, magicienne, comme il se doit.

Lionel est face à la caméra qu'il s'est installé, dans le « studio », au rez-de-chaussée du château, qui avait servi – aurait dû, plus exactement, car les médias, pourtant convoqués, avaient brillé par leur absence (même France Bleu ne s'était pas déplacé) – lors des Maîtres du Mystères. Il s'éclaircit la voix. Peut-être faudrait-il un prompteur, au moins pour répéter ? Dans le feu de l'action, il est sûr que ça ira, mais là, de but en blanc, il a un peu de mal. « Bien sûr, cette succession d'événements nous a bouleversés. » Non, d'abord il fallait expliquer. « Nous sommes une région qui a sa particularité, nous fabriquons des

bonbons... » Non, c'était ridicule. Les bonbons devaient venir après. Et le côté surnaturel ? Pas tout de suite non plus. D'abord le fait divers. « Ils avaient probablement préparé leur coup depuis longtemps. C'est vrai qu'ici nous sommes des gens paisibles, dans une région paisible, où les vols sont quasiment inexistants... La toile n'était pas particulièrement protégée, mais il est exact qu'il y a toujours cette légende qui flotte autour, comme quoi sa Patronne veille sur elle. » *Il est exact*, était pas mal. Pas mal du tout. « Le malfaiteur n'était pas armé, ce qui nous a permis de le neutraliser facilement. » Un temps. « Pardon ? De quelle façon avons-nous su que cette action malhonnête se tramait ? » Non, ça n'allait pas, « action malhonnête qui se tramait » le renvoyait dans l'arrière-cuisine des vieilles choses empestant la naphthaline. « De quelle façon avons-nous su que le braqueur allait opérer ? » Là on entrait dans la partie épineuse. « Écoutez, cela peut sembler curieux, et croyez-moi, nous ne sommes ni les uns ni les autres particulièrement sensibles aux fariboles surnaturelles, mais... » Nouveau petit temps de silence, regard vers la caméra « ... nous avons tous fait le même rêve ».

Henri Podeval est dubitatif sur l'endroit où il va disposer ses troupes sur la place. Autour de la ville ? Devant l'église ? Autour de cette effigie de Bonbon dont Henri Podeval ne sait trop quoi penser ? Il n'a pas reçu à ce sujet d'indication particulière. Sur son ordre, au signal, les membres vont se disséminer, comme il leur a appris (ou plutôt transmis, il trouve cette idée d'apprentissage condescendante), de façon à accueillir les fluides de la Sainte, qui, en tombant du ciel, peuvent ainsi rencontrer un support. Par contre Henri Podeval sait, et ce avec certitude, qu'il va être en première ligne lorsqu'Elle apparaîtra. Il a longuement réfléchi à la question de savoir s'il fallait ou non

revendiquer une identité de groupe. Au départ, avant que les « communications » ne soient aussi précises, il s'était arrêté sur l'Ordre du Nouveau Chaos. Mais aujourd'hui il en est moins sûr. Abrégé, cela donnait ONC. Si la mayonnaise prenait, si les médias s'emballaient, il ne fallait pas prêter le flanc aux moqueries. ONC était l'anagramme de CON – Henri Podeval était sensible aux anagrammes. Cela pouvait sembler une considération stupide, mais avec la vitesse de l'information aujourd'hui, aucun impair n'était tolérable. Il suffisait d'une boutade d'un internaute malveillant pour être voué aux affres du buzz ricanant. Tout devait être minutieusement pensé en amont. Il avait donc imaginé un sigle (un logo). Un dessin simple, deux parallèles se courbant au milieu d'un demi-cercle avant de reprendre la ligne droite. Pour les curieux désireux d'approfondir il pourrait toujours en dévoiler la signification.

Lionel s'éclaircit la gorge. « Si, effectivement il y a une légende. » Là, les journalistes devaient en être bouche ouverte. *Lorsque les plans du méchant/ Par la foi du sanctuaire repoussé/ Alors venu le temps/ De douceur redonner aux palais alanguis/ Refleurira le pays.* Tout était dans le ton avec lequel il allait le dire. L'idéal serait que ce soit quelqu'un d'autre. Berdoulle par exemple. Ou une âme simple. Une personne âgée de la région. Ce n'était pas ce qui manquait. La moyenne d'âge devait avoisiner les soixante ans. Château n'était pas une ville, c'était une maison de retraite. La prophétie avait été abondamment diffusée au cours de l'année. On en avait parlé aux réunions des quelques associations locales. S'appuyant sur les Chemins de Compostelle, Vanderlan avait convaincu les instituteurs (le collège avait fermé deux ans auparavant, rendant pensionnaires à cinquante kilomètres de là les adolescents encore présents) de commanditer des exposés. La Sainte. La

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cuisine, mais ils n'habitent pas sur place, et avec « l'affaire » Philippe leur a donné leur congé pour le grand week-end, de façon à être tranquille.

– Et on ira cueillir des fruits pour faire des gâteaux, suggère Hermione. Tu viendras avec nous, parrain ?

Cyprien hoche la tête, l'air ailleurs, bien sûr, des fruits et des gâteaux, le champ derrière est rempli d'arbres fruitiers.

Origène a trouvé sa place stratégique. Le seul endroit où il y a du signal. En haut de la colline face à celle de Coumeyrac. Trois cents mètres à vol d'oiseau. Une dizaine de minutes en voiture. Le point de Lagrange de l'histoire. L'endroit où il est à la fois *dans* son roman, et à l'extérieur, *sur le bord de*. Pour l'instant, si tout se déroule comme prévu, il a droit à un léger répit. Martine S.-D. se prépare, va-t-elle mettre un soutien-gorge, et Philippe annonce aux filles qu'il y a encore un problème avec les Portugais, qu'il est obligé d'y aller. Le soleil brille plus que jamais. Il fait une chaleur écrasante. Pas encore de nuages dans le ciel. Les fidèles d'Henri Podeval suent devant la place de l'église. Berdoulle se demande s'il verra Dieu un jour ; et si oui, quelle forme cela prendra – il imagine une immense lumière, un arc-en-ciel, de la bonté. Les méchants affûtent leur plan. Samantha a envie de téléphoner à son père, de lui parler, mais, son portable étant muet, elle n'ose demander d'appeler l'international sur la ligne fixe. Maxime se gare devant une auberge qui arbore le sigle des routiers. Même si Origène ne peut les voir, il les imagine, comme il les a écrits. Laisant son regard dériver sur la ligne d'horizon, l'espace d'un instant, son cœur s'emplit de compassion en pensant à l'incertaine condition des hommes, personnages si dérisoires dans un océan si tourmenté, vivant et ressentant les chaos du monde avec autant d'acuité. Puis, essayant de surmonter le vertige qui l'étreint du

haut de sa colline, il compose le numéro de Michael.

Maxime a pris une chambre dans une auberge qui empest le grailon et la morue. Maxime vient d'un milieu modeste, mais où l'on sentait bon. Il n'espérait pas un Relais & Châteaux, mais l'indigence de son logement l'affecte. Il hésite à retourner à la grande ville, celle où il est arrivé à la gare tout à l'heure, mais un sursaut de conscience professionnelle l'en empêche. Maxime pense que des gens comme lui sont nécessaires. Que le monde est dangereux. Qu'il faut être sur ses gardes – il a vécu dans un quartier dur, famille de militaires, en caserne, à côté d'un pâté de cité, avant que la famille ne suive son père dans des missions à l'étranger, en Afrique, aux Antilles. Maxime connaît le monde. La misère. Petit, il a vu, pendant un soulèvement, des gens massacrés à la machette. Des centaines de têtes plantées sur des piques, sur la route menant au palais du gouverneur déchu. S'asseyant à la minuscule table que possède la chambre, il branche la prise de son ordinateur et commence à rédiger son rapport. « Samantha, en compagnie de Mathilde V. et d'Hermione E., s'est rendue, après un voyage en train de nuit, à Château-Les Églantiers, au lieu-dit Coumeyrac, dans la maison de famille de son amie, probablement pour y passer le week-end. »

L'abbé Berdoulle se demande si ce soir ne serait pas un soir de « détente nécessaire ». La « détente nécessaire » est une activité qui l'occupe de temps à autre. Salubre, elle lui permet de poursuivre sa mission en aménageant astucieusement les difficultés inhérentes au célibat. La « détente nécessaire » se déroulait dans une pièce du presbytère, bâtiment qu'il partage avec la jeune Suzanne, dont la mère servait son prédécesseur. Cette activité était secrète. Il n'en avait touché mot à personne.

Au départ, lorsqu'il en avait eu l'idée, il s'était contenté d'en programmer une trimestriellement, puis, au fil des mois, il avait trouvé ce calendrier trop scolaire, pas suffisamment en accord avec ses besoins, et il était passé à un rythme plus en accord avec son ressenti, c'est-à-dire quand l'envie s'en faisait sentir.

Philippe prend le fusil. Lionel le Taser, plus une bombe lacrymo au cas où. Ils ont des menottes (achetées dans un sex-shop, payées en liquide, aucune commande sur Internet) et un gros ruban d'adhésif. En montant dans la voiture Lionel a des palpitations qu'il n'arrive pas à contrôler. Rien que de mettre le fusil dans le coffre a été compliqué. Mathilde a failli les surprendre et la question de savoir si on chargeait le fusil – c'est Philippe qui a posé la question – a achevé de le faire défaillir.

– De toute façon, quoi qu'il se passe, tu ne vas pas tirer ?

– Non, concède Philippe.

– Et s'il se rebelle ?

– On le maîtrisera.

Philippe a cinquante-neuf ans. Lionel soixante et un. Ni l'un ni l'autre n'est vraiment sportif (pas du tout en fait, ils sont gros, des bourgeois aimant la bonne chère). Même pas chasseurs. Le type doit être sur place à 17 heures. Pas avant. Philippe lui a raconté un bobard comme quoi un mécanisme secret ouvrait la crypte, mais que si on venait trop tôt il se bloquait. Il gare la voiture sur le chemin au-dessus et ils descendent. Le fusil pèse soudain un poids considérable, puis devient léger, puis redevient lourd. Philippe, qui le porte, voudrait faire part de cette considération à Lionel, parce qu'il la trouve forte, digne d'un bon roman policier. L'arme dont le poids varie selon l'intensité de l'action et l'émotion du criminel. Mais sa bouche est trop sèche pour qu'il arrive à parler. Pire, un vide surgit brusquement dans son estomac – ses sphincters allaient-ils lâcher ? – qui

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comprennent pas où Pères & Parrain veulent en venir, mais elles attendent la suite. Samantha, elle, ne saisit pas tout. Mais oui, elle a entendu parler de Bugarach. C'est un lieu connecté. D'ailleurs elle aimerait bien y aller.

Le cran suivant – qui entraîna cette fois définitivement la mécanique vers son emballement infernal – fut les travaux qu'entreprit Philippe à Coumeyrac. Construite sur la colline, la bâtisse, dont les fondations dataient du XII^e siècle – du temps de la Sainte –, avait tendance à se fissurer. Redoutant un glissement de terrain, qui aurait propulsé l'édifice deux cents mètres plus bas, il avait fait appel à une entreprise qui conseilla l'injection de micropieux de béton, de façon à interrompre la lente glissade vers l'abîme et arrimer plus solidement le corps du bâtiment dans la roche. Ces opérations en entraînaient d'autres, et au cours d'un déblayage de gravats, les ouvriers mirent au jour une excavation donnant sur un réseau de grottes et de souterrains. On explora. La colline était non seulement creuse, mais avait été habitée par des croyants troglodytes. Des croix tracées sur les murs, des autels, étaient encore visibles. Il s'agissait à coup sûr d'un lieu ayant servi à des offices rudimentaires. Lionel, qui était parti un été en Turquie en voyage organisé, trouva des analogies avec les églises troglodytes de Cappadoce. Seules certaines pièces étaient accessibles. Pour découvrir les autres chambres il eût fallu poursuivre plus avant les travaux. On contacta les autorités. Philippe qui, en plus d'être maire, était conseiller régional fit jouer ses relations. Nul ne leur répondit. Château-Les Églantiers, même avec des crucifix dessinés à la suie sur des murs antiques, n'intéressait personne – pas de fresques, pas de mammouths préhistoriques. C'en était trop. Le Plan fut conçu en une nuit, entre quelques bouteilles et l'odeur du tabac à pipe, que d'énervement Vanderlan avait repris. Il était

à la fois simple, et compliqué.

Bugarach, mais aussi Lourdes (la grande sœur) ne s'étaient pas constituées en un jour. Un sociologue s'était penché sur la naissance du mythe Bugarach. Construit pierre par pierre, avec des livres, de la fiction, des petits faits pour alimenter le buzz, il lui avait fallu au moins deux décennies avant que l'écho ronronnant du moteur des soucoupes dépasse le cadre local et confidentiel. Or ni Vanderlan ni ses deux compères n'avaient ce temps devant eux. Il fallait frapper un grand coup.

On allait donc organiser un « événement fondateur ». Cet « événement » devrait être suffisamment éloquent pour marquer les esprits, et pour, intelligemment relayé, susciter vocation et engouement.

– Mais alors, qu'est-ce que vous avez fait ? s'impatiente Mathilde. Un miracle ?

Oui, en quelque sorte. Vanderlan, grâce à son nouvel ami juge d'application des peines, avait accès à des dossiers de sortants de prison. Il en avait sélectionné un, qu'il avait contacté.

– Mais pourquoi ? s'interroge Hermione, larguée.

– Chut, fait Mathilde, curseur curiosité maintenant poussé au maximum. Ils vont nous le dire.

– Pour voler le tableau de la Sainte.

– Quel tableau ?

– Le tableau de la prophétie.

– Mais quelle prophétie ?

– Celle que nous avons inventée.

D'une voix solennelle, les trois récitent en chœur :

Lorsque de son image

La dame dans sa grotte

*Sera sauve
Alors venu le temps
De voir refleurir
De son pays la douceur
Aux palais alanguis*

– Tu veux dire que vous avez payé un type pour venir voler un tableau qui n'existe pas ?

– Pas exactement. Philippe l'a contacté en se dissimulant. Il lui a donné la marche à suivre, comme s'il était un collectionneur qui devait lui acheter.

– En se dissimulant ? Mais comment ? s'interroge Mathilde, qui imagine son père avec un masque, en conciliabule avec un Rapetou, au fond d'un bouge.

– J'avais son portable. Et je lui ai donné les instructions par mail. Il a touché une avance de cinq mille euros, pour lui montrer que l'affaire était sérieuse.

– Et vous comptez faire quoi, une fois qu'il l'aurait volé ?

– L'arrêter. En flagrant délit.

– On a une attachée de presse, que l'on a fait venir de Paris.

– Avec la secte derrière et les guérisons miraculeuses, on lance le buzz.

– Ça, plus le rêve prémonitoire, la mayonnaise prend !

– La secte ? Quelle secte ?

Lionel est obligé d'expliquer. Un jour, alors qu'il négociait une baisse de loyer des Portugais qui avaient repris l'hôtel-restaurant, il avait fait connaissance d'une de leurs cousines, qui traînait là-bas. Alors que la discussion s'envenimait, le type, qui s'appelait Henri Podeval, avait parlé de Bugarach. « On n'est pas à Bugarach », avait-il osé, quand Lionel insistait pour majorer le loyer. « Pardon ? » avait dit Lionel, pas sûr d'avoir

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reprend espoir.

– Oui, mademoiselle, répond du tac au tac Maurice. Et je crois que vos parents se sont mis dans de sales draps.

Malgré lui, Seb ne peut s'empêcher de sourire.

– Ce ne sont pas mes parents, se défend l'Australienne qui, lâchement, se dit qu'il n'y a aucune raison qu'elle ait des ennuis à la place de quelqu'un d'autre.

– Vous allez nous raconter ça quand ce sera votre tour, mais le fait que vous soyez là indique déjà une complicité passive.

Maintenant, Seb se marre franchement. L'effet ingérable de la drogue se dissipe. Après tout, c'est vrai que ces caves ne vont pas aller porter plainte. Et qu'il n'est pas interdit de s'amuser un peu.

– Je vous écoute : nom, prénom, adresse, sources de revenus et antécédents judiciaires.

– Vanderlan, Philippe, lieu-dit Coumeyrac, à Château-Les Églantiers. Je suis négociant en confiserie. Je n'ai pas d'antécédents judiciaires.

Martine Secret-Duval franchit le portail du château, qui est ouvert, comme le lui a expliqué Lionel, et vient se garer dans la cour, faisant elle aussi crisser les graviers mais ne provoquant aucun hourra !, ni liesse. Personne ne se montre pour l'accueillir, et comme elle craint qu'il y ait un chien – dans ce genre de maison il y a toujours un chien, souvent féroce (en fait là juste Igor le pauvre vieux chien qui n'a même pas réagi quand les vilains ont fait irruption) – elle reste dans la voiture, attendant que quelqu'un daigne se rendre compte de sa présence. Le ciel est maintenant complètement noir. Elle a déjà pensé se suicider. Pas sérieusement, mais l'idée lui a traversé l'esprit. Ce qui l'en a empêché, c'est qu'elle est persuadée que le problème ne vient pas d'elle. Le problème vient de la vilénie du monde,

qui l'a rendue méchante, et comme elle est devenue méchante, elle ne voit plus que le Mal, alors que le Bien existe, elle le sent ici même, dans cet endroit paisible, elle l'a ressenti en buvant son thé, sur la terrasse de sa villa. Le Bien se cultive, et lorsqu'on cultive le Bien, les ombres s'effacent. Elle klaxonne. Attends. Pas de réponse. C'est idiot, comme les portables ne passent pas, elle ne peut même pas téléphoner. Quand finalement elle se décide à descendre de voiture et à affronter un éventuel molosse, le vent se lève et les premières gouttes commencent à tomber.

Origène est catastrophé. Pourquoi n'a-t-il pas écrit une histoire d'amour ? En même temps les histoires d'amour finissent mal. *Roméo et Juliette*. *Love Story*. *Tristan et Yseult*. Voire étaient causes de guerre. Hélène de Troie. Quoiqu'Hélène n'était peut-être pas amoureuse de Pâris. Peut-être l'avait-il enlevée. Toujours est-il que la suite avait tourné en eau de boudin. Mais alors écrire quoi ? Des contes de fées ? Des histoires à l'eau de rose ? Alors que la pluie commence à tomber, il voit dans ses jumelles Martine Secret-Duval entrer dans la maison. Il voit également Maxime qui s'est dépatouillé de son accrochage avec le routier venir se positionner en dessous de l'endroit où il est lui, Origène, et sortir, lui aussi, une paire de jumelles. Quant à Suzette, elle est dégoûtée, parce que sans voiture – elle est en mobylette, elle n'a pas le permis, juste la vieille Motobécane orange de sa mère – elle va se faire tremper et toute sa subtile préparation va partir – c'est le cas de le dire – à vau-l'eau. Heureusement elle a une cape en plastique. Elle prend le temps de s'arrêter pour l'enfiler, tout en réalisant que, quoi qu'elle fasse, elle était vaincue d'avance. La mobylette, plus la cape, plus sa tenue La Redoute (dégoulinante de pluie, Bécassine trempée et confuse), le déterminisme implacable qui

régissait son triste destin la plaquerait immanquablement sur le sol caillouteux réservé aux pauvresses et aux roturiers.

Dans le château l'interrogatoire se poursuit. Maurice joue la carte de la politesse excessive, qui rend la confrontation encore plus terrifiante. Dans un souci d'humour, il a fait mettre devant chacun un petit écriteau – un papier plié que Vanderlan a été obligé d'aller chercher dans le bureau – avec leur identité, ce qui fait que maintenant il les appelle familièrement par leur prénom, en leur parlant toujours gentiment. « Ce que je voudrais avant tout, c'est comprendre ; Philippe, vous contactez Sébastien pour qu'il vole le tableau, mais le but, c'est quoi ? Toucher l'assurance ? Hein, Cyprien, c'est l'assurance la motivation ? Le ressort de tout ça ? » L'irruption de Martine Secret-Duval les surprend alors que Maurice est sur le point de passer la seconde – c'est-à-dire de balancer une grande claque à Philippe (les flics lui avaient fait exactement ça lors de sa dernière garde à vue, il reprend juste la trame du scénario, sans même broder dessus) – tandis que Vanderlan, lui, s'est repris, et s'apprête, avec un trémolo dans la voix, à expliquer ce qui s'est passé. Oui, il a tout commandité pour pouvoir toucher l'assurance mais, au dernier moment, il a eu des remords et s'en est ouvert à ses amis, ses deux vieux amis, qui sont là et qui vont confirmer ce qu'il dit. Lionel et Cyprien ont été horrifiés par son acte, alors il a pris cette décision, il allait arrêter le voleur, ce voleur qu'il avait lui-même commandité, et c'est pour ça qu'il est descendu avec le fusil, mais maintenant il comprend le courroux de Sébastien et de ses amis, et il va les payer, dès l'ouverture de la banque.

Bien sûr, c'est tiré par les cheveux, si vraiment il voulait stopper l'engrenage fatal du vol il n'avait qu'à pas ouvrir la crypte, mais il peut contrer cet argument en disant qu'il avait peur que le voleur ne remonte jusqu'à lui, la peur, voilà, c'est ça,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de location, est en train de le submerger, et que tout ce qu'il a en tête c'est de parler à Michael et aux autres, pour leur expliquer, pour leur dire qu'il ne comprend pas ce qui arrive, pour leur demander conseil, parce qu'il est complètement dépassé par les événements.

Mathilde, Hermione et Samantha savent qu'elles vont mourir. Dans la panique de la bousculade, quand elles ont couru vers les souterrains, vers ce noir complet – leurs tombes – au sein duquel elles se sont propulsées, leurs chemins, sans qu'elles comprennent comment, ont divergé. Elles sont chacune dans ce qui, si elles avaient de la lumière (mais elles n'en ont pas, elles sont en robe légère, pas de portables – ils ne passaient pas –, pas de briquets – elles viennent d'arrêter de fumer), leur apparaîtrait comme des cellules. Tout à l'heure – mais elles ont à peine fait attention – Cyprien leur a expliqué qu'un labyrinthe s'ouvrait sur des pièces taillées dans la roche, où résidaient probablement des moines, ou des pénitents, au temps où Dieu, dans sa toute-puissance, régissait les âmes et les consciences. D'après Lionel, qui a fait des recherches, il s'agissait d'un sas de purification pour les pèlerins avant Compostelle. Une halte où l'esprit s'accordait avec le voyage, où l'on se préparait à cet examen minutieux qui ne souffrait aucune complaisance. Pour l'heure, pour les filles, terrorisées, le même mécanisme s'enclenche. Comme elles vont mourir, leurs cerveaux, lorsque les saccades de terreur y ménagent un espace suffisant, produisent des giclées de mémoire qui remontent à la conscience, qu'elles analysent par bribes, comme un film devenu fou, où les souvenirs heureux sont encore plus atroces car l'on sait qu'ils ne seront jamais plus, et où les événements anodins, que l'on considérait la veille encore comme le summum de l'insipidité, se parent d'une aura incroyablement douce.

Samantha songe à son père, et aussi qu'elle est lâche, qu'elle s'est immédiatement défaussée quand les bandits les ont surpris « ce ne sont pas mes parents », et ensuite « mon père peut payer », et ainsi elle comprend que son amour, son grand amour, sa passion folle pour Mathilde n'a pas plus de pérennité que les fientes d'oiseau emportées par la mer qui maculaient les rochers sur lesquels elle jouait petite, et les images qui affluent sont éparses, sans vraiment de sens – la nature, les aborigènes qui vivent encore comme à la préhistoire, ou qui sont ivres, décimés par l'alcool, une dispute avec son père, si elle va se réincarner, si c'est vrai qu'on peut devenir un animal –, et puis ses pensées reviennent voltiger dans l'obscurité, maintenant striées de petites particules de lumière que son œil invente, et elle se réapitoie sur son sort, sur l'issue fatale, et elle pleure doucement, maudissant l'idée qu'elle a eu de venir en France, tandis qu'Hermione, à quelques mètres d'elle – mais derrière un mur épais qui interdit la moindre communication –, se dit qu'elle a tout raté, qu'elle aurait bien voulu vivre, et elle comprend à quel point ses projets, ses joies, et ses peines, sont (étaient) d'un manque d'ambition crasse, et elle aussi se met à pleurer, pense à sa mère qu'elle n'a pas connue et se demande si elle va monter au Ciel, si elle va la voir, et cette émotion se mélange avec des images d'elle au Costes, riant, se faisant draguer, les derniers mecs avec qui elle a baisé, qui lui paraissent si vains, si insignifiants, et elle se dit que si elle s'en sort – mais elle sait que cela n'arrivera pas, qu'il vaut mieux se préparer au pire – sa vie sera différente, moins futile, et elle se met à prier, et Mathilde, non loin d'elle, recroquevillée dans une alcôve qui donne sur la falaise, avec une ouverture d'où elle voit par instants les éclairs, et le bruit du vent et du tonnerre, est au bord de devenir folle, et elle entend quelqu'un qui crie, c'est Vanderlan (son père) qui hurle : « Restez calme, s j'ai coincé la

porte, dans les souterrains ils ne peuvent pas nous trouver, ils finiront bien par partir », mais elle ne comprend pas ce qu'il dit, sauf que la perdition s'est abattue sur sa famille, et elle aussi repense à sa mère et à celle d'Hermione, et elle se dit qu'ils sont victimes d'une malédiction, que Coumeyrac, sous ses dehors de carte postale, cache quelque chose de terrifiant, et cette pensée achève de l'étouffer et elle aussi voudrait prier mais elle n'y arrive pas, elle a trop peur.

Maurice a vu quelques films d'horreur et d'épouvante. Mais pas plus que cela. Trop fade. Pas réaliste. Il manque à ces fictions le goût que l'on a dans la bouche, les odeurs, l'espèce de vide qui vous saisit et, en vous paralysant délicieusement le cerveau, vous donne l'impression d'exister dans une autre dimension, celle où tout est permis, et où règne quelque chose de glacé que l'horreur réchauffe. Observé d'un point de vue simpliste, il serait tentant de dire que Maurice a voué son âme au Diable. Ce qui, dans une certaine mesure, est le cas, mais d'autres choses entrent également en jeu. C'est ce que constate Ce-qui-Dormait, qui éprouve maintenant l'entrelacement d'atomes qui constitue le tueur, comme si les composantes de son être résonnaient sur les roches. Ce-qui-Dormait analyse aussi les traces de mémoire qui le constituent, les humeurs. Maurice est comme la résurgence d'une mort qui n'aurait pas le mode d'emploi de la vie telle que nous la percevons, mais tout en l'ayant un peu, qui serait au bord du gouffre, un trait d'union inabouti avec la nuit, hésitant sur la marche à tenir, et n'ayant comme porte d'entrée dans notre monde que la mise en scène de pulsions macabres et d'atrocités pour y exister. Pour l'heure, ses yeux s'habituant à l'obscurité, le taré vient de localiser Martine Secret-Duval, qui est cachée derrière un cabanon de jardin, trempée et tremblante, les mains crispées sur une pelle de jardin

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

salon, tandis que Maurice se retire dans le bureau de Vanderlan pour analyser la situation. En effet, alors que Seb et le B. traquaient les connards dans les caves, lui a poursuivi ses investigations, et bien lui en a pris, car il est tombé sur quelque chose qui mérite qu'on s'y arrête. C'est – du moins c'est ainsi que Maurice le comprend – le journal intime de Lionel – en fait c'est la première version du livre sur Coumeyrac, une version abandonnée depuis, mais qui était dans les classeurs montrés aux filles. La lecture en est édifiante. Particulièrement ce passage.

En ce jour de juin, moment si particulier du solstice, alors que resplendit la nature en plein épanouissement, nous avançons, Philippe, Cyprien et moi-même, dans nos habits sacrés de Coumeyracquois qui seuls permettront l'ouverture du sanctuaire. Selon un processus immuable, réglé sur le cours du soleil, dans quelques instants le mécanisme régissant la porte secrète du sanctuaire va une nouvelle fois s'entrebâiller, livrant à notre vue éblouie cette montagne de trésors accumulés au cours des siècles qui, s'ils étaient vendus au prix du marché, vaudraient au bas mot plusieurs dizaines de millions d'euros, mais qui, ici, sont juste la manifestation de cette force divine qui a fait de Coumeyrac un de ces lieux telluriquement habités aux vertus bénéfiques.

Maurice le relit plusieurs fois, pour être sûr de bien comprendre, en hochant la tête, les yeux plissés, et, quand Seb entre pour lui annoncer que les otages voudraient aller aux toilettes, il dit : « Mon pote, je crois qu'on a touché le gros lot. Le gros, gros lot ! »

Berdouille est sonné. Sonné d'extase, de douceur, de plaisir. Illuminé par les seins – les saints !!! – de Suzette qu'il ne cesse de regarder, de caresser. Il comprend mieux maintenant le sens de la vie, la bonté de Dieu, qui a créé – mais oui, bien sûr, comment n'y a-t-il pas songé plus tôt, il a créé la femme – tant de merveilles dans ce monde. Et quand Suzette, depuis la fenêtre d'où elle observe la place lui parle de la procession, de l'apparition qui doit avoir lieu dans la matinée – Suzette le sait par une des Portugaises avec qui elle travaille à la confiserie – il se dit que, même s'il pense que cette histoire de sainte n'est qu'une supercherie pour gogos – une dérive due au manque de « vraie » foi –, ce jour est quand même béni, et en regardant les ravissantes (et si émouvantes) fesses de sa nouvelle passion, il se sent, emporté par l'amour, au bord d'un nouvel élan spirituel.

Martine Secret-Duval a retrouvé un nouveau souffle. La tourmente, paradoxalement, l'a remise sur pied. Plusieurs explications à cela. D'abord l'anxiété, qui à Paris la submergeait, s'est estompée. Ce qui génère l'angoisse, c'est l'inconnu, de ne pas savoir, d'imaginer les ombres poisseuses rôdant autour de soi dans un halètement fiévreux. Une fois face au drame véritable – et dans son cas le pire de ses cauchemars était en deçà de ce à quoi elle était finalement confrontée – il y a une possibilité de réagir, ce dont elle ne s'est pas privée. L'autre facteur, c'est qu'un ange s'est adressé à elle. Ce qui veut dire que, même en enfer, une issue est possible – ce dont elle doutait profondément il y a peu encore. Et le dernier point c'est qu'elle peut sauver un Preux. Car comment appeler autrement cet homme qui a surgi dans la nuit uniquement pour la protéger et qu'elle peut maintenant elle aussi secourir ? En rampant dans le minuscule boyau ouvert par les crues elle se dit que si elle s'en sort, elle sera différente, plus gentille, plus ouverte, et que si

quelqu'un voit ses seins dans un train elle lui laissera, avant de le juger, le bénéfice du doute.

Lorsque Origène a imaginé ce passage : les bandits découvrant dans un faux manuscrit de quoi alimenter leur banditisme en leur faisant croire qu'un trésor dormait sous leurs pieds, il était très fier de cette « mise en abîme ». Un roman à l'intérieur du roman générant un nouveau rebondissement. Il l'est beaucoup moins en voyant, par la fenêtre du bureau, Maurice convoquer les otages et commencer l'interrogatoire.

Maxime se remet doucement. Il n'a rien de cassé. Juste estourbi par le choc. Il reprend ses esprits, il a passé la nuit recroquevillé dans un creux de rocher, se cramponnant à un arbuste, seule prise à laquelle se raccrocher pour ne pas être emporté par le typhon – les rafales ont avoisiné les cent cinquante à l'heure. Avec le jour, dont l'apparition a coïncidé avec l'apaisement des éléments en furie, il n'en revient pas d'être toujours là et se demande comment il va faire pour se sortir de cette posture fâcheuse, et surtout ce qui est arrivé à l'Australienne. Cela ajoute encore à son tracas immédiat, vient raviver un vieux phantasme, celui de faillir, de ne plus rien maîtriser, que cette chute ne soit que le début d'une autre – et la suite de ce qui s'est amorcé déjà à Paris –, plus grave, celle de lui-même, et il éprouve un sentiment avec lequel il n'est pas familier : la peur.

Henri Podeval est pris de vertige. L'imminence du Grand Moment, la force de la tempête, la beauté du matin sur la nature dévastée – on voit sur la rivière des arbres arrachés, des barques retournées –, la puissance des fidèles qu'il a réussi à fédérer et dont il sent la ferveur, palpable, sur la place autour du Bonbon –

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la police lance l'avis de recherche, les trente mille euros vous permettront de partir à l'étranger », et Seb, comme un automate, tirant toujours le B., obtempère, et quand les premières sirènes des estafettes de la gendarmerie se font entendre sur les lieux, accompagnés par des journalistes que le buzz sur Internet a alertés, ils sont déjà de l'autre côté de la frontière.

É *pilogue*

Derrière la brèche mise au jour par les détonations ne se trouvait pas à proprement parler un trésor, mais des trouvailles historiques précieuses, ainsi que des squelettes de nonnes et de moines, qui, il y a longtemps, s'étaient laissés emmurer vivants, dans l'espoir, peut-être, de donner à leurs prières plus de force. Il est probable que le tumulte provoqué par ce que les médias nommèrent l'« affaire du Bonbon » apaisa cette mémoire et lui permit, dans la reconstitution des mailles d'une histoire qui se perdait dans la nuit du passé, de tisser de nouvelles trames pour un avenir moins macabre.

À la grande surprise de tout le monde, cette aventure tragique se finit donc bien. Pendant des semaines, les journalistes affluèrent sur place, et Martine Secret-Duval eut fort à faire pour les gérer. Plusieurs témoignages, dont le sien, firent état de communications surnaturelles au cours de la nuit, ainsi que dans la crypte au matin. Ni Suzanne, ni Berdoulle (et encore moins bien sûr Origène) n'avouèrent qui en étaient les auteurs. Un vent de spiritualité s'empara donc de la région, rendant grâce à la prophétie. Cyprien prodigua des réharmonisations de chakras, et « Bleu du ciel », le bonbon miracle de Vanderlan, fit un tabac. Samantha et Mathilde se séparèrent. La sexualité d'Hermione ne subit pas de séquelles, mais – peut-être par besoin d'être rassurée – elle se trouva un compagnon stable. Maxime, dont le courage exemplaire parvint aux oreilles du juge, eut un non-lieu dans son affaire d'écoutes, et resta sur la région, où il tint un gîte sportif avec sa nouvelle fiancée, qui n'exerça plus comme attachée de presse que pour Château et laissa tomber l'audiovisuel parisien. Suzette, elle, quitta sa ville natale avec Berdoulle, qui se défroqua, pour aller habiter une grande ville proche. Podeval et ses dévots se

sédentarisèrent, et attirèrent de nouveaux adeptes. Zéphir réussit à organiser une rave dans les grottes, qui fut un succès. Quant à Origène, son manuscrit ne fut jamais publié. Seule subsista une certaine perplexité chez ses camarades de l'atelier d'écriture, qu'il éluda d'un « Cela devait être écrit quelque part... ».

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2016
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2016

Imprimé en France